

ligions mêmes ne peuvent donc changer certains peuples marqués par la providence d'un type en quelque sorte indestructible. A quelques nuances près, résultant du progrès des idées et des formes sociales, les soldats du grand Condé et de Bonaparte étaient encore des images assez ressemblantes des compagnons de Brennus ou de Bellovèse. Mobilité dans la durée; instinct d'expansion et de conquête plutôt qu'esprit de domination stable." (2)

Mais ce tableau que fait M. Maillefer du génie de son pays pour la colonisation, ne peut s'appliquer au pionnier français qui a une fois fertilisé le sol de sa patrie adoptée, et qui s'y est fixé d'une manière permanente. L'attachement des canadiens pour leur pays natal a été de tout temps proverbial; ils possèdent éminemment cette qualité de leurs ancêtres, et cette force secrète de cohésion et de résistance qui maintient, dit le même auteur, l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes. Citons par contre ce qu'il dit de cette force de cohésion qui est le seul sujet qui doit nous occuper; ses remarques méritent nos méditations.

"Enthousiasme aventureux et voyageur, à côté d'un amour impérissable du sol et d'une pensée permanente de retour; entraînements irrésistibles mais trop subordonnés aux défaillances de la fortune; moins d'attachement aux institutions qu'aux hommes qui en sont la personnification trop souvent mensongère; au fond, beaucoup de bienveillance et de crédulité généreuse, une force secrète de cohésion et de résistance qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes et la relève triomphante de tous désastres; telles ont été depuis trente siècles les caractéristiques de la grande famille celtique, ou gauloise, ou française, car son nom seul a varié. Bonnes ou mauvaises, elles ont continué son individualité parmi les nations et présidé à ses fortunes diverses. Aux détracteurs jaloux, aux prophètes de malheur, ce peuple a droit de répondre qu'il est le doyen de l'Europe, et que, à plusieurs reprises, il a eu le privilège d'en être le modèle, le législateur ou l'arbitre. Même après ses récents désastres, plus puissant qu'aucun autre par l'unité, le nombre, par la merveilleuse diversité de ses ressources et de ses aptitudes, il a été le contemporain des Sésostris, des Cyrus, des Numa, et fortune étonnante! sa mobilité même l'a aidé à surnager au milieu de tant de naufrages, comme ces bouées flottantes sur les écueils de l'Océan.

La vieille étourderie gauloise a survécu aux immuables théocraties de l'Égypte et de l'Asie, aux savantes combinaisons politiques des Hellènes, à la sagesse et à la discipline conquérante des Romains. Doué d'un génie moins flexible, moins confiant et plus calculateur, ce peuple antique et toujours jeune quand retentit l'appel d'une noble pensée ou d'un grand homme, ce peuple eût disparu comme tant d'autres plus sages en apparence, et qui ont cessé d'être parce qu'ils ne comprenaient qu'un rôle, qu'un intérêt ou qu'une idée."

Ces lignes sont éloquentes, et elles le sont parce qu'elles sont vraies. Ce peuple en effet, se conserve comme type, même lorsque tout semble annoncer sa destruction. Un noyau de ses enfans se forme-t-il au milieu des races étrangères, il se propage en restant comme isolé au sein de ces populations avec lesquelles il peut vivre, mais avec lesquelles il ne peut guère s'amalgamer. Des Allemands, des Hollandais, des Suédois se sont établis par groupes, dans les États-Unis, et se sont insensiblement fondus dans la masse sans résistance, sans qu'une parole même révélât leur existence au monde. Aux deux bouts de cette moitié du continent au contraire, deux groupes français, ont pareillement pris place et non seulement s'y maintiennent comme race, mais on dirait qu'une énergie qui est comme indépendante d'eux, repousse les attaques dirigées contre leur nationalité. Leurs rangs se resserrent, la fierté du grand peuple dont ils descendent et qui les anime alors qu'on les menace, leur fait rejeter toutes les capitulations qu'on leur offre; leur esprit de sociabilité, en les éloignant des races flegmatiques, les soutient aussi dans les situations où d'autres perdraient toute espérance. Enfin cette force de cohésion dont nous parlions toute à l'heure se développe d'autant plus que l'on veut la détruire.

Sous une apparence de légèreté, que les hommes superficiels croient entrée bien avant dans le caractère français, il y a une stabilité de 14 siècles! Il y a ce sentiment intime de conservation, qui arrêta Attila à Châlons, les Arabes à Poitiers, arme en 1792 la nation entière qui croit son existence menacée. Malgré la mobilité de sa surface, la France a toujours été constitutionnellement guerrière en dépit de ses grands désastres, a toujours été catholique, malgré les plus épouvantables guerres religieuses, royaliste, malgré les révolutions. C'est aussi dans ce pays que la civilisation, quoique progressant quelquefois moins vite qu'ailleurs, a marché avec le plus d'assurance et d'uniformité.

Il résulte de ces faits et de ces observations que chaque race a son génie particulier, et qu'elle ne réussit que lorsqu'elle en suit les penchans. Vouloir changer notre caractère, ce serait probablement nous perdre. Les six siècles de persécution, d'esclavage et de sang de l'Irlande en sont une preuve éternelle.

D'un autre côté, que gagnerait-on à cette conduite? Poussés à bout par la politique imprévoyante et sans communauté d'idées avec les canadiens, du gouvernement local, si souvent en contradiction avec les déclarations de la métropole, ceux qui ont désespéré de la cause canadienne, et qui n'ont vu de salut que l'américanisation, se sont jetés tête baissée dans la révolte soudaine, et provoquée par une longue suite d'actes que le peuple avait jugés hostiles à son existence, qui est venue troubler les rives du Richelieu et du lac des Deux-Montagnes, et en combattant pour une cause ainsi étrangère,

pour un ordre de chose qui aurait précipité notre ruine, ils ont trouvé l'exil ou l'échafaud, et légué à leur patrie les conséquences funestes de la révocation de l'acte constitutionnel de 1791, sans que leurs compatriotes puissent avoir la consolation de dire qu'ils aient sacrifié leur fortune et leur vie pour la véritable cause du peuple canadien, qu'ils croyaient si bien servir.

La destinée des peuples, comme celle des hommes, souvent malheureuse à l'un berceau, change et s'améliore à mesure qu'ils grandissent. L'histoire nous montre plusieurs nations qui ont puisé leur force et leur génie dans les malheurs qui ont accompagné leurs premiers pas. L'Angleterre en est un brillant exemple; quelle affreuse destinée que la sienne jusqu'au 14^e siècle! Eh bien, à force de persévérance et d'efforts, elle est devenue ce qu'elle est aujourd'hui, riche, puissante et libre. Cette période de lutte est-elle moins intéressante, moins belle que celle où des événements plus éclatants honorent son histoire? Nous ne le pensons pas.

Les hommes d'état éminents qui ont dirigé le timon des affaires de la Grande-Bretagne après la cession du Canada en 1763, n'ont pas laissé que d'entrevoir que la situation particulière des Canadiens, dans l'Amérique Septentrionale, était un gage de leur fidélité; et cette prévision n'a été qu'une des preuves de la sagacité que le cabinet de cette puissance a données en tant d'occasions. (3)

Les canadiens livrés à leurs réflexions pénibles, après que le sort des armes eût décidé la lutte sanglante où ils avaient montré tant de dévouement à la France, jetèrent avec inquiétude les yeux sur l'avenir: ils se virent isolés, en petit nombre à côté de colonies puissantes et populeuses avec lesquelles ils avaient toujours été en guerre, délaissés par la partie la plus riche et la plus éclairée de la population qui repassait dans la mère-patrie, et dont les lumières leur eussent été d'un si grand secours. Néanmoins ne désespérant pas, ils étudièrent leur position, et exposèrent au gouvernement leurs vœux et leurs droits garantis par les traités. Ils lui adressèrent des mémoires, dans lesquels ils donnaient pour garantie de leur fidélité la différence même qui existait entre leur langue et leur religion et celles des colonies voisines.

Le hasard a fait découvrir cette année, dans les archives du secrétariat provincial à Québec un de ces mémoires, écrit avec beaucoup de sens, et dans lequel l'auteur a fait des prévisions que les évènements n'ont pas tardé à réaliser. En parlant de la séparation probable de l'Amérique du nord d'avec l'Angleterre il dit: "Or s'il ne subsiste pas entre le Canada et la Grande-Bretagne d'anciens motifs de liaison et d'intérêt étrangers à ceux que la Nouvelle Angleterre pourrait, dans le cas de la séparation, proposer au Canada, la Grande-Bretagne ne pourra non plus compter sur le Canada que sur la Nouvelle Angleterre. Serait-un paradoxe d'ajourner cette réunion de tout le continent de l'Amérique formée dans un principe de franchise absolue, prépara et amenera enfin le temps où il ne restera à l'Europe, de colonies en Amérique, que celle que l'Amérique voudra bien lui laisser; car une expédition préparée dans la Nouvelle Angleterre sera exécutée contre les Indes de l'ouest, avant même qu'on ait à Londres, la première nouvelle du projet.

"S'il est un moyen d'empêcher, ou du moins, d'éloigner cette révolution, ce ne peut être que de favoriser tout ce qui peut entretenir une diversité d'opinions, de langage, de mœurs et d'intérêt, entre le Canada et la Nouvelle Angleterre."

Le gouvernement anglais, influencé probablement par ces représentations, et guidé par les principes d'une saine politique, conserva la langue, les lois et la religion des Canadiens le tems même où il lui aurait été comparatively facile d'abolir les uns et les autres, puisqu'il possédait alors la moitié de toute l'Amérique. Il eut bientôt lieu de s'en rejouir. Deux ans après la promulgation de l'acte de 1774, les colonies anglaises déclaraient leur indépendance, et les Canadiens refusaient de se joindre à elles. Ils n'avaient pas oublié que le Congrès américain avait compté parmi ses griefs l'acte en question, déclarant qu'il était "injuste, inconstitutionnel, très dangereux et subversif, des droits américains."

Ceux qui croient que, malgré les déviations qu'on peut forcément leur faire subir pendant un tems, les choses reprennent toujours leur place logique dans l'ordre des évènements et des tems, ont donc lieu d'espérer que l'Angleterre réprouvera tôt ou tard les théories dangereuses de Lord Durham relativement au peuple Canadien, et reviendra à la politique prolongée et comme le disait George III, juste et humaine de son gouvernement en 1774 et 1791, et surtout aux recommandations formelles que le Comité de la Chambre des communes à Londres a faites en 1828, que les Canadiens d'origine française ne devraient pas être troublés le moins du monde dans la jouissance paisible de leur religion, de leurs lois et de leurs privilèges, tels qu'ils leur avaient été garantis par les actes du parlement britannique. Recommandation approuvée alors par le parlement de la Grande-Bretagne.

(3) Lorsque George III sanctionna l'acte de 1774 qui rétablissait les lois du Canada, il observa "qu'il était fondé sur les principes les plus clairs de la justice et de l'humanité, et il n'avait aucun doute qu'il aurait le meilleur effet pour apaiser les esprits et avancer le bonheur de ses sujets canadiens."

Cavendish's debates on the Canada Bill in 1774
"Lord North, premier ministre, dit dans les débats, monsieur, ce bill, tel qu'il a été présenté dans la chambre des lords, est le résultat de l'opinion du noble lord (le comte de Darmouth secrétaire d'état pour les colonies), qui a offert ce qu'il conçoit être le meilleur plan pour le Canada, le meilleur plan pour la Grande-Bretagne." *Ibid.* Il ne faut pas oublier que les difficultés entre cette puissance et ses colonies d'Amérique étaient déjà alors réduites à un point où un appel aux armes devenait tous les jours de plus en plus éminent.

(2) De la puissance et des institutions de l'Union Américaine.